L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE 24 MAI 1885.

L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

LE SALON.

XVIII

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles !
Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles.
Nous en embrasserons ton cercueil respecté !
Nous y couvrirons tout Europe, Afrique, Asie !
Et nous t'amènerons la jeune pitié
Chantant la jeune liberté !

VICTOR HUGO.

Qu'on me pardonne si c'est encore le nom de VICTOR HUGO que j'écris ici, si de nouveau j'évoque à cette même place cette ombre restée lumineuse. Mais avec lui a disparu le plus grand homme de l'époque actuelle ; cherchez, fouillez partout, et vous serez obligé de reconnaître, que ceux qui restent, sans aucune, absolument aucune exception, sont petits à côté de celui qui s'en va. Superposez les uns aux autres, tous les hommes littéraires qui occupent en ce moment l'attention de Paris et de la France, ils n'arriveront pas à la taille du géant maintenant couché dans son cercueil.

A cette heure surtout où les regrets sont dans toute leur acuité, le deuil dans sa pleine nuit, ce nom de VICTOR HUGO réclame sa place partout où il s'agit de cet art qu'il glorifia, qu'il aima sous toutes les formes.

Et d'ailleurs ce ne fût pas seulement avec la plume que VICTOR HUGO fut un peintre, un coloriste étincelant ; il mania aussi le crayon, le pinceau. Je sais de lui une Notre-Dame—antique nef, deux fois illustrée ainsi par son génie—qui figurerait avec éclat parmi des dessins signés de noms éminents.

A celui qui aima si éperdument le beau, dans toutes ses manifestations, à celui sur lequel la pierre tombale n'est pas encore fermée, à celui qui donna tant de pures jouissances à tant de générations, à celui pour lequel le drapeau français est en deuil à tous les bouts du monde, j'ai voulu renouveler le pieux salut que l'on adresse à ceux qu'on ne verra plus et qui, eux, ont déjà vu... l'invisible.

Malgré moi ma pensée me transporte à ce numéro 130 de l'Avenue d'Eylau—Avenue Victor Hugo,—malgré moi je me joins à cette nation désolée, à ce peuple entier, qui se groupe, muet, autour de cette maison, pleine de gémissements et de deuil désormais, et devant laquelle, il y a quelques semaines, ce même peuple passait, en poussant des acclamations de joie et de triomphe, en jetant fleurs et couronnes.

Aujourd'hui fleurs et couronnes y reviennent, mais c'est sur un tombeau qu'elles vont se flétrir, s'effeuiller.

La demeure hospitalière où sonnaient récemment des fanfares de joie, est morne, sans vie ; seuls des cris, des pleurs d'enfants, des gémissements d'amis, connus ou ignorés, viennent interrompre ce silence glacé, glacial.

En relisant hier le poète à présent sans voix, mon regard tomba sur *Les Chants du Crépuscule*, sur la pièce à jamais célèbre, *l'Ode à la Colonne*, et j'y retrouvai ces vers, pris par moi pour épigraphe et que l'écrivain adresse à Napoléon :

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles !
.....
Nous y couvrirons tout Europe Afrique Asie !

Ce qu'il écrivait ainsi à 28 ans, le 7 octobre 1830, peut maintenant lui être appliqué. Ses funérailles seront plus que belles ; jamais, tout l'indique, le monde n'en aura contemplé de plus grandioses ; toutes les nationalités se crouseront, se confondront dans une même douleur, au milieu d'un cortège d'un million d'hommes et de femmes peut-être, qui se presseront derrière les cendres du génie.

"Paris se faisait inventif pour célébrer son idole". Ecrivais-je hier dans un article improvisé, forcément incomplet. Eh bien, ce beau, ce noble Paris persévère dans cette voie autour de l'idole perdue. Au Panthéon ! disait-il, quand on lui parlait du lieu d'inhumation ; ce Panthéon ne lui suffit plus.

Le corps de Napoléon Ier, revenant de Ste-Hélène, passa sous l'Arc de Triomphe sans y faire longue halte. Le peuple de Paris veut plus pour celui de Victor Hugo. Il demande que son corps soit exposé durant 24 heures tout au moins sous "l'arche demesurée". Et voilà que cette apothéose durera non plus vingt-quatre heures, mais trois journées entières. Voyez-vous d'ici cet imposant spectacle : le jour, la nuit.

O vaste entassement d'histoire !
Monceau de pierre assis sur un monceau de siècles !

L'idée est noble, touchante ; elle est digne et de la France et du grand mort.

A ta beauté on sait il manque quelque chose

disait Hugo en s'adressant à cet Arc "rempli d'azur céleste" ; "il n'y manquera plus rien, puisqu'il aura vu passer sous sa courbe geante Napoléon, Victor Hugo, deux des plus lumineuses figures de l'humanité.

Dans cette ode à l'Arc de Triomphe, la voix du poète semble avoir été comme prophétique. Il se reporte à trente siècles écoulés après le nôtre et met en scène un vieillard qui, posant son jeune fils devant l'altier monument, maintenant en ruines, lui dit :

Vois cette porte énorme ; elle a trois mille années.
C'est par là qu'ont passé des hommes disparus !

En burinant ces lignes, VICTOR HUGO ne pressentait-il pas qu'il serait de ces hommes là ?

On sait que sur les faces de l'Arc de Triomphe sont inscrits les noms d'un grand nombre de ces soldats merveilleux qui jouèrent un rôle saillant dans la double épopée de Bonaparte et de Napoléon. En présence de cette inscription—tout un livre d'or sur des tables de pierre—Hugo se rappelle que le nom de son père n'y figure point ; son père, le Lorrain vaillant dont les états de service furent glorieux ; qui gagna, à la pointe de l'épée, le grade de général et fut gouverneur de la Calabre. Cet oubli contriste le fils, et s'en inspirant, il termine par cette apostrophe et cette plainte son Ode à l'Arc de Triomphe :

Quand ma pensée ainsi, vieillissant tout antique
Te fait de l'avenir un passé magnifique
Alors sous la grandeur je me courbe effrayé.
J'admire, et ils pleurent, passant que l'art anime.
Je ne regrette rien devant tout mur sublime.
Que l'Indien adorant se nom père oublie.

Depuis, le nom du père s'est ajouté à ceux de ses compagnons d'armes, et voilà qu'aujourd'hui l'arche du monument va être, pendant trois jours, la voûte sous laquelle s'abritera, fera étape, le fils en marche pour le Panthéon.

Revendication complète. La France a de ces élans là.

Et maintenant laissons cette impérissable figure et attendons que les feuilles parisiennes nous disent les scènes émouvantes qui se sont passées autour du lit du mourant, devant cette froide et chère dépouille.

Je l'écrivais hier, l'heure n'est pas venue de repasser la vie littéraire et politique de VICTOR HUGO. Laissons Dieu que dans cette étude la passion n'égare personne ; que le calme et le respect restent à tous ceux qui s'occuperont de cette grande ombre.

Je suis de ceux auxquels le génie de VICTOR HUGO a valu de délicieuses heures ; si je n'ai pas toujours partagé ses idées politiques, je ne m'en suis pas moins incliné aussi devant la beauté de quelques-uns de ses discours, trop vite perdus de vue à mon sens. Il a pu commettre des erreurs, des fautes, au cours de sa carrière multiple ; il en a commis sans nul doute, mais j'ai la conviction profonde que, si parfois il se laisse entraîner par le lyrisme, s'il est ses variations, le calcul n'y entra jamais pour rien ; la sincérité fut constante en lui à travers toutes les transformations.

On m'appelle apostat, mais qui me crue apôtre.

—Je reviens maintenant à la tâche du jour, au *World's Fair*.

—Bibelot, voilà un néologisme comme de tous ; un mot moderne, s'il en est, fort en vogue, et que cependant messieurs les lexicographes, se transcrivant, se copiant les uns les autres—ou à peu près—négligent de nous donner. Peut-être l'Académie Française comblera-t-elle la lacune si jamais, par impossible, elle achève son mythique dictionnaire ?

Le bibelot n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Il en est, ne vous en déplaise, qu'il vous faudrait cacher sous les pièces d'or empilées pour les acheter. Ils sont souvent un rien, un caprice, un objet inutile, dans le sens absolu du mot, un bibelot enfin, mais que n'en signe pas moins et avec fierté l'artiste qui les crée.

L'amour du bibelot, si répandu en Orient et jusqu'au fin fond de celui-là, a gagné Paris depuis longtemps. Ce goût y domine aujourd'hui plus que nulle autre part peut-être, et, il faut en convenir, on y obtient, en ce genre, des réussites incomparables, comme coquetterie, originalité.

Le bibelotier s'y rencontre à chaque pas. Il a sa galerie, tout aussi bien que les collectionneurs de tableaux, s'il vous plaît, et je vous affirme qu'il ne la montre point sans orgueil. Le bibelot attire, fixe l'attention ; vous ne lui résistez guère. Il aurait inventé la badauderie, la flâneric plutôt, si celle-ci n'existait pas.

Je vous disais dans un article précédent que j'avais rencontré, en parcourant, trop rapidement par malheur, le *Main Building*, des objets ayant une valeur artistique, et qu'à ce titre je donnerais certainement place à quelques-uns d'entr'eux dans nos Revues. Laissez-moi vous en citer plusieurs aujourd'hui.

La maison Kaffel frères, réputation parisienne depuis longtemps, réputation américaine depuis notre World's Fair, possède un monde de ces bibelots que je rappelais plus haut ; succincts d'art et d'un art très fin même.

Profitez de ces derniers jours de l'Exposition pour vous en assurer. Une visite à leur Pavillon est une des meilleures flaneries dont vous puissiez vous passer la fantaisie.

Si j'appelle votre attention sur les bibelots qui sont là, j'ajoute que ce n'est pas d'eux que je veux vous occuper ici.

Il est au Pavillon des frères Kaffel une foule d'objets qui, tout en ayant une incontestable valeur artistique, sont aussi fort utiles et jodéaire vous parler de deux ou trois de ceux-là.

J'avais eu l'intention de pousser plus loin cet examen, mais si l'on exhibe de fort aimables articles à l'exposition Kaffel, on y est oublieux aussi. Si bien que j'ai attendu vainement des notes complémentaires deux fois promises.

Néanmoins, je ne suivrai pas l'exemple donné et n'oublierai pas les jolies choses que M. Paul C. Bertrand y a fait passer sous mes yeux. Il suffira d'en énumérer quelques-unes, en peu de lignes.

Donc je vous recommande une pendule dans le style japonais, un style que, dans certaines applications, il ne faut point dédaigner. Cette pendule, en raison de son type, a été baptisée : *Mikado*.

De module assez petit, mignon, coquet, elle est en bronze avec des ors divers, multiples, qui la mouchètent, la tigrent, aides en cela par une heureuse opposition d'argent oxydé. C'est sobre et comme il faut, pour nous servir de la locution usuelle.

Cette enveloppe, ce plumage plutôt, recouvre un paon, à queue largement, fièrement étalée, et sur le dos duquel est placé le cadran même.

L'oiseau forme donc entièrement pour ainsi dire, et il a pour base un socle à sujet : rocailles, fleurs marines, etc.

Avec la pendule deux chandeliers, traités, bien entendu, dans la même donnée ; seulement les paons qu'ils figurent, sont les diminutifs de celui du centre.

Charmante garniture de cheminée, mais que vous voudrez bien vous contenter de regarder. Elle est achetée. Je le comprends. Une main d'artiste a passé par là.

Voici une toilette psyché ; mais psyché mignonnette, minuscule ; réduction. C'est du bronze doré, très délicatement ouvragé, d'une dorure vive, aigue sans surcharge, avec un encadrement d'oiseaux qui rehaussent splendidement chassis et tourillons. Pourtant la mise borne pas le mérite de ce petit meuble, avec ses colonnettes si légères, avec son miroir mobile biseauté et ses gentils tourillons ; M. Vivien a collaboré avec le ciseleur, avec l'émailleur. Je retrouve là des paysages, des petites études d'animaux, comme sait les faire sa main si preste, si facile, empruntant ses motifs à tout, à un rien ; et de ce rien obtenant un effet excellent, qu'il signe de la signature franche, sincère, hardie, que vous connaissez, et qui lui semble que se retrouve l'Europe tout entier.

La petite table bronze Louis XVI qui se trouve en avant du Pavillon des frères Kaffel, est à citer. L'industrie arrivée à la tranchi ses limites, elle a gagné le domaine de l'art. La nature a largement collaboré à ce somptueux meuble, il le faut reconnaître, car il est recouvert, entièrement d'un marbre, Cachemire tigré ; marbre miroitant, phosphorescent à travers ses nuances diverses, qui lui prêtent un aspect de mosaïque.

Tout le long des pieds de cette table sont sculptés des lauriers ; mais comme les nuances du marbre, il n'en est pas deux dont le travail, la pensée se ressemblent. Le meuble est recouvert, garni d'une frise émaillée avec beaucoup de fini, une grande légèreté de touche.

Aux motifs d'ornementation se juxtaposent d'autres motifs en argent oxydé, dont le gris foncé forme un contraste heureux avec le ton rubiaq des ors lustrés.

Les colonnettes cinlées, svelles, sont reunies à l'extremité inférieure par une traverse de bronze, doré aussi, ainsi que le meuble, et que surmonte une petite urne de bronze, d'une remarquable correction.

Du reste, on peut dire que la correction est le trait dominant de cette table, un des plus tentants caprices que l'on puisse voir. On note dans ce meuble une irréprochable pureté de lignes, une harmonie soutenue. Jamais proportions ne furent mieux entendues ; jamais style d'une époque plus fidèlement observé, plus nettement rendu.

Au devant, un tiroir en bois de citron, capitonné de satin ivoire d'or.

Le modèle des ciselures est dû à M. Coupri, souvent cité dans l'art industriel, et qui a trouvé un habile exécutant en M. Chaspentier. Cachet, distinction.

A quelques pas de ce Pavillon se fait remarquer celui de la maison Lafargue et Brierre, dont je reconnais le goût. J'y ai noté comme œuvres qui révèlent du talent, deux statues bronze, dont l'une tout au moins peut se placer à côté des très beaux ouvrages de ce genre. Cela remet en mémoire les Barbedienne. A ce titre j'y reviendrai et j'imagine que le jury a dû s'y arrêter.

Le temps me presse, si je veux en finir, en à peu près, avec la peinture et la sculpture, sur cours de la semaine qui suivra la clôture de l'Exposition. Je retourne donc au *Art Hall*.

Les Preludes de Bach (286) de M. Edouard Jean Hamon. Le livret porte que l'artiste, de l'Ecole de Paris, a été médaillé quatre fois et décoré de la Légion d'honneur. Hors concours.

En dépit de ces brillants antécédents, le peintre ne me paraît pas avoir achevé ici un chef-d'œuvre.

Sans doute le talent a passé là, on n'y saurait contredire, néanmoins qu'il s'est de la simplicité, que de complications pour une toile de cette dimension, pour un tableau de chevalet. Prenez chacune des figures qui se montrent en ce chassis, à toutes vous trouverez des qualités de dessin de couleur surtout, et à côté de cela, vous serez dépité, désappointé devant la composition. Elle est prétentieuse, théâtrale.

C'est de la surcharge voulue, systématique ; ici, comme je l'ai déjà dit en parlant d'autres morceaux, l'intérêt se divise, s'émiette. Si restreint que soit le cadre, les épisodes s'y croisent, s'y emmêlent. A vrai parler, la pensée du peintre est plus difficile encore à déchiffrer que la musique du grandissime maître, Bach.

Bach est à son orgue ; pose excellente, visage bien modelé, expressif, et ce seul personnage, ainsi compris, ainsi rendu, aurait suffi à une toile de valeur.

Mais qu'est-ce que cette femme, qui prétend chanter et dont la bouche se pince presque au lieu de s'ouvrir. Ah ! celle-là n'avait pas prévu l'école de Dupuis ! Une autre écoute ; une troisième, assise, ne me paraît guère s'occuper de la virtuose. Deux enfants, l'une assise sur les degrés de l'orgue, et cet autre sur la dalle de la place, lisant un cahier de musique.

La toile en serait bien remplie, vous me le concéderez ; et cependant nous sommes loin du compte. Des chérubins planent ou voltigent dans l'air, et au fond, en pénombre, une église, où les fidèles sont agenouillés, et qui semble se détacher completement du motif principal. On s'y perd.

Trop de moyens pour l'effet obtenu.

—*Roman Ladies Feeding* (192), tel est le titre d'une des grandes toiles de la Salle Internationale, par M. Edwin Howland Blashfield, de New-York, élève de Bonnat, l'illustration que l'on sait.

Voilà encore bien du théâtral, et il y a tel somme une confusion de sexes. La femme qui tient tête au gladiateur, a plus que lui, l'air d'un homme. Dame ! quelle gaillarde ! Comme c'est massif et un tantinet vulgaire.

Si c'est là un passe-temps, un jeu, la chose n'est point indiquée. A prendre à part le visage, le physionomie de la *gladiatrice*, on la croirait au paroxysme de la colère.

Je remarque quelques détails assez réussis ; le groupe des spectateurs, bien supérieur aux combattants ; la belle confusionde qui secoue l'arène. Comme ensemble néanmoins, la scène est médiocre, tant attachante ; M. Blashfield pourrait mieux dépenser les qualités qui sont en lui. Il ne nous fera jamais admettre que les patriciennes de Rome eussent ces allures de virago.

Le livret nous rappelle que le goût de ces combats se propagea à ce point que Tibère fût obligé de les interdire par un édit impérial. Je comprends cela.

Décidément ce gredin de Tibère, le poltron de Caprée, avait du bon. A sa place j'en aurais fait autant. Et comme j'ai un goût très peu prononcé pour ces jeux de l'arène, surtout quand les femmes sont au programme, je quitte au plus vite la représentation donnée par M. Blashfield.

M. Maurice Poirson, élève de Cabanel, expose un petit tableau : *Sur la jetée de Trouville*. (No 137).

L'élégance, le soin, le fini des détails qui distinguent le maître, caractérisent aussi le faire de l'élève. Peut-être même pourrait-on dire que le soin est poussé jusqu'à la minutie ; que la toile est trop léchée. Le défaut d'une qualité.

Vous ne serez frappé par aucun caractère particulier dans cette toile qui manque même quelque peu d'initiative, de hardiesse ; l'imagination n'y prend guère part. Néanmoins tout cela est correct, exact ; si la tonalité n'a pas de ces éclats qui dénotent le coloriste poète, elles se maintient dans la vérité ; rien de choquant dans la scène traitée—personnages, ciel et eau. Ce que l'on voit là, on l'a déjà vu ; on se reconnaît dans ce tableau. On n'en peut dire autant de tous.

C'est le moment du départ du bateau à vapeur que M. Maurice Poirson a choisi. Les curieux ou les amis de ceux qui partent, sont sur la jetée ; ce qui motive le courant d'allée et de venue bien exprimé.

Les vagues aussi ont de la vie ; ainsi que ce batelet qui se croise avec le steamer quittant la plage. La nature se retrouve dans la couleur de la mer, mais l'ensemble des valeurs est un peu monotone.

—Je ne sais pas si Lafontaine était dans le vrai quand il a écrit :

Le prendre qui vit un chameau,
S'enfuit à cet objet nouveau.

Le fait est que ceux de M. Frank Waller, tout au moins, ne sont pas fort réjouissants dans sa *Cavarane au désert*—151—. Ils sont un quintette qui a de la laideur pour dix. En voilà qui ont dû lasser la patience des chameliers ; les pauvres bêtes n'achèveront jamais leur route. Regardez-les bien ; elles sont en bois ; c'est une contrefaçon, un trompe-l'œil ; ce sont joujoux articulés ; on les démonterait.

On n'avait parlé avec éloges de cette toile. Qui se trompe ? je me garderai bien de décider le point ; mais je puise là une foi nouvelle dans cette vérité : Mille et une manière différentes de voir, quoique l'appareil de vision soit le même chez tous.

Mexican cattle drivers (181), de M. William Hahn. Cette petite composition ne laisse pas indifférent. Elle brille par de la vivacité de couleur, une bonne entente de la disposition et de la perspective. Dans ce cavaliers en tête d'un troupeau de bœufs, plus bêtes ils sont habilement diversifiés et se groupent, non sans adresse, sans qu'il y ait confusion.

Ils sont là mêlés, avec cet œil doux, profond, résigné, que vous connaissez ; à la queue du troupeau, un animal, moins paisible que les autres, qui a justé son train d'avant sur le train de derrière d'un de ses compagnons d'abattoir. Du *steeple chase*. Un troisième conducteur (*cow boy*) pousse, presse la marche de la *caravalle*, comme on dit dans les plaines.

—Une affinité frappante entre la toile de M. F. H. De Haas : *Moonlight, Isle of Shoals* (281) et celle de M. James G. Tyler : *Moonlight Yachting, Isle of Shoals* (39) dont je vous parlais il y a peu de jours. Un rocher, une lune, doublement concentrée ; elle a un aspect de fromage, une teinte de beurre, et l'effet lumineux qu'elle produit sur la mer, fait ressembler celle-ci à une nappe de mastic. La Mer Jaune.

Un vitrier y puiserait. Au fond de la toile, un bateau, voiles au vent, avec sa petite lanterne aux tons plus que violents ; exactement le pendant de celle du tableau de M. Tyler. On croirait qu'un bec de lumière est derrière la toile. Effet de lanterne magique.

—Au No 335 se montre *After the church festival*, de M. Ferdinand Meyer, de Munich.

On est au cabaret, à la taverne ; on boit, on fume, on pince de la guitare, on pince aussi une jeunne margoton, qui ne s'y oppose guère. Très accentué, très gai, ce premier plan, cette table où sont bocks et cartes et qu'entourent les buveurs. Un d'eux est vaincu, il se rend, si l'on peut dire ainsi ; dans une seconde, son verre se vide d'après avec son visage rougeaud, vultueux. Toutes ces physionomies ont je ne sais quoi de bonhomme, de franc, de sympathique. Des pointes d'ivresse un peu partout, sans jamais une ivresse honte-se-traîne, qui ne mènent personne.

Les valeurs sont un peu uniformes dans tout cet ensemble ; on y note des négligences de dessin ; pourtant on se laisse gagner par l'entrain. Quelqu'un y a cédé complètement, du reste, car je lis au bas du cadre que le tableau est vendu.

A voir *A French point* (362), gentille étude de chien et du paysage, par M. J. M. Tracy, de New York.

A Moonlit Cruise on the Montauk, par M. Sheppard Warren, de New York (355). Décidément la manière de M. Tyler a ses partisans, fait école. Encore un bateau avec ce diable de point lumineux, d'une acuité excessive, qui lancine les yeux ; encore un coupon du monde, simulant la mer ; le tout miroitant à la clarté d'un clair de lune serein. Remarquez que cette dernière syllabe ne compote pas d'e.

La toile de M. Théodore Thurneyssen, de Paris : *Chevaux au pâturage* (314) est une œuvre d'une jolie venue. Bien groupées, bien détachées, ces vingt bêtes, chez lesquelles la vie palpite, qui ont du feu. Et puis, de l'espace, de l'air, de la limpidité dans ce petit paysage. Par malheur, le tableau est défavorablement placé. Mauvaise lumière : difficile de saisir le point de vue.

Le paysage qui forme le fond du *Good Morning* (336), de M. J. William Pattison, de New York, a droit à une place d'honneur dans une variété de coulseur ; il est un sucre. C'est dommage, car le motif principal lui-même n'est pas traité sans art. Une vache qui se repèlasse sur le pré, aux premières lueurs du jour et à laquelle une compagne vient donner le bonjour, en lui passant ses nasseaux sur l'échine, en manière de caresse.

Le tableau de chevalet de M. John H. Fry, de St. Louis (216), a pour titre : *Le Forgeron* (et de trois). De l'étude dans ce trait, dans cette couleur ; beaucoup de vérité de nature dans ce visage, dans ce torse nu. Peut-être un excès d'accentuation dans les muscles du bras. Ensemble fort estimable.

—M. Thomas Hill, de San Francisco, expose cinq toiles au *Art Hall* ; plusieurs d'entr'elles méritent l'attention et je ne les passerai point sous silence. De l'examen de ces diverses œuvres il me reste cette impression que je soumets à de plus autorisés : M. Hill a du talent, mais c'est un talent qui n'est pas discipliné, qui semble chercher encore sa voie. Il aime à se prendre corps à corps avec les difficultés ; c'est un audacieux qui ne veut pas vaincre sans péril.

Il est de l'avis de Corneille en cela. Ces difficultés, il les amasse autour de lui, et il faut lui jeudre cette justice que parfois il en triomphe. Il y a certainement en lui une organisation de peintre, un travailleur sérieux, un chercheur intelligent, entreprenant.

Pour aujourd'hui, quelques mots seulement sur sa vaste toile portant le No 99 et ce titre : *Heart of the Sierras*.

Je vois du faire, de la pensée, de la rêverie dans ce tableau. J'y trouve aussi une physionomie à part, une couleur générale étrange.

Le fond surtout en plaît avec ses cimes hardies, ses gammes mamelonnées, brumeuses, comme baignées par les nues dont elles sont tout près. Quelques jolis effets de lumière sur ces sommets dont le vague a du caractère.

Si j'en juge sainement, ce fond de toile, rendu avec une certaine largeur, dépasse de beaucoup en valeur le premier plan où l'œil se heurte à des arbres grêles, étriqués, sans dessin, sans ondulations, qui, par leur rigidité, ressemblent, en grand, à ceux qu'on trouve dans les boîtes de joujoux de Nuremberg.

Certaines parties de l'eau du petit lac, dormant au pied de la Sierra, sont charmantes.

—Un tableautin coquet, d'un grain très fin, d'un coloris chaud.

Il est signé F. Kaemmerer, élève de Gérome. C'est déjà presque lettres de noblesse pour l'auteur de ce motif (272) : *La lettre*. Motif un peu indécis, un peu vague, d'ailleurs, dans son exposé. Intérieur et personnages Louis XV. Ils sont deux, l'un tenant un pli cacheté, l'autre écrivant sous sa dictée ; tous deux assis.

Le premier, de profil, en pleine lumière, l'autre de face, se présentant sous un demi-jour. Bonne expression, expression un peu trop accentuée, chacun de ces deux personnages ; mais rien de précis pourtant, rien qui prête au sens définitif à ce titre fort élastique : *La lettre*. C'est un gracieux caprice, d'une facture distinguée.

Le numéro 111, *Jeune fille d'Albano*, est de M. Jean Ernest Aubert, de Paris. Du détail, du fini, de l'élégance dans cette broose. De bonnes carnations, sauf les lèvres d'un rouge faux, trop cru, trop violent, qui déparent un peu cette tête jolie, harmonieuse, dont les cheveux noyeux, fins, aux reflets roux, sont éclairés par un ruban de nuance cerise très vive.

Au numéro 289 (*Stack*) de M. C. P. Ream, de New-York, une petite fauvrette qui pleure, mais d'un œil seulement, la sournoise ! effet voulu. Elle est sur le chemin de l'école, et a peut-être des inquiétudes sur la leçon trop négligemment étudiée. Minois très espiègle ; gentil mouvement, mais coloris un peu blafard.

Heirs at Law (No 287), de M. J. H. Beard, de New York. Motif original, quoiqu'un peu torturé. Rien d'humain d'ailleurs ; il s'agit ici de simples quadrupèdes. Ils sont là huit prétendants à quatre pattes, huit chiens, de toutes espèces, *heirs at law* cependant, nous dit l'artiste. Il les a groupés autour d'un catafalque où dort de son dernier sommeil le souverain que cache un manteau de pourpre, surmonté d'une couronne.

Le trône vide est au fond. Les poses sont variées avec esprit. Ce groupe d'altesses canines amuse ; il cache, une allégorie, une satire. Et à bien regarder, et sans entendre les plaidoyers d'aucun de ces prétendants, je parierais pour le tranquille boule-dogue, que je vois ici, tout en avant, et qui attend l'événement dans une inaltérable placidité. *Ego sum leo.*

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Arrêtez-vous devant le 633 (Salon carré) et voyez cette aquarelle de M. F. Lessi, de Paris : "*Une vieille femme*". Elle souffle sur la soupe brûlante dont le fumet la tente. Le mouvement est juste ; le vrai et joues sont bien en action. Nature.

Au No. 612, *Harvest field*, de M. H. Hamilton, de Paris. Plein champ ; trois paysans et une brave et accorte paysanne qui leur verse à boire, au milieu du parfum des foins et par un ciel qui donne soif.

Enfin laissez-moi vous signaler le 254, une étude de M. S. H. St-John, de New-York : *St-Bernard Puppies*. Une portée de six petits chiens blancs tachés de roux, roux tachés de blanc, couchés sur un débris de paillasson, se pelotonnant, s'enfonçant, pour aimi parler, les uns dans les autres, ensommeillés, et mettant instinctivement en communauté leur catholique.

Fort mignon tableau.

—Au moment où je termine cette Revue, je reçois de M. Narcisse Vivien sa photographie excellemment réussie. Tête intelligente, avec le double caractère de la bonté et de l'énergie.

Mon remerciement le plus cordial au charmant artiste parisien.

L. PLACIDE CANONGE.

West End.

C'est aujourd'hui que s'inaugure au West End la saison d'été 1885. La direction de l'orchestre reste sous la conduite de M. G. D'Aquin, dont nous n'avons plus à louer le talent. L'éminent artiste a remarquablement choisi son personnel. Son orchestre—fanfare militaire—se compose de 50 artistes, dont chacun a une valeur réelle, une réputation aux Etats-Unis.

On trouvera dans l'annonce publiée autre part les noms des solistes ; ils parlent d'eux-mêmes. L'espace et le temps nous pressent ; nous devons donc nous limiter à citer le professeur A. H. Knoll, cornetiste hors de pair, et que la Compagnie du chemin de fer vient d'engager.

Les concerts auront lieu tous les soirs ; le dimanche à 5 heures, les autres soirs à six.

Nous nous ferons un plaisir de revenir sur ce sujet.

P. S.—Nous remercions M. D'Aquin et son orchestre pour la sérénade qu'ils viennent de donner à l'ARBEILLE. Voilà une première preuve, une preuve saisissante du talent de ces excellents et courtois artistes.

CONCERT—Jeudi prochain, 28 mai, il sera donné à la Salle Werlein, au bénéfice du Young Men's Christian Association, société méritante et distinguée, s'il en est, un concert vocal et instrumental, dont nous aurons à reparler.

Qu'il nous suffise d'écrire cette fois que le programme en est charmant et l'exécution confiée à Mmes Pemberton-Hincks, et J. Pinkney-Smith, Mlles Verdi-Jacquet, B. Pemberton, MM. J. Metzger, Henri Bayon, Aug. Dufilho. Mme Bayon et Mlle B. Pemberton accompagneront. Que voulez-vous de mieux ?

Nos remerciements à Mme F. A. Conant pour les cartes qu'elle a bien voulu nous adresser.

Prix du billet : 50 cents.

On commencera à 8 heures.

MUSIQUE.—Nous remercions M. Louis Grunewald, qui nous fait parvenir les compositions suivantes éditées par lui : *La Sérénade Bacchic*, telle qu'elle a été jouée et chantée par *Hoffe's Rose* par l'Orchestre Mexicain ; édition nouvelle et très nette, avec les paroles. 50 cents ; *Coming Home* duo musique de A. S. Sullivan, paroles de R. Reece ; jolie rêverie musicale et d'une exécution facile.

M. Grunewald a dédié à son envoi une des plus jolies valses de Waldteufel, *Polka Minuit*, arrangée pour piano par H. Fehling Jr.

Cette dernière composition est éditée par M. W. Chaw.

Au titre, un joli portrait de E. Waldteufel.

THÉATRE FARANTA.—Le succès de la pièce burlesque, *Murphy's Wedding*, fait si bon chemin que l'ouvrage est maintenu sur l'affiche, à la demande générale.

On pourra se donner le plaisir de ce spectacle deux fois aujourd'hui—à midi—à 8 heures. Nous engageons les visiteurs de ce theatre à s'y rendre de bonne heure ou à se pourvoir de places. La foule sera grande. Avec Murphy et Mack, les deux comiques irlandais, on verra toute la troupe.

CERCLE DE LA HARPE EOLIENNE.—Le concert qui sera donné le samedi 30 mai, à la Salle Grunewald, par le Cercle de la Harpe Eolienne, tient en réserve à ses invités un charmant programme que nous ferons connaître au cours de cette semaine

—"La Société des Demoiselles Jeunes Amies" et "la Société des Jeunes Lorrainagis" donneront, le lundi 22 juin, au Jardin Magnolia, un Grand Pique-Nique Amusant.

Nous reparlerons de cette fête. Nos remerciements pour les billets que nous recevons de M. Antoine L. Michel, secrétaire.

ENCORE UNE SEMAINE SEULEMENT.—A la fin de cette semaine, le grand *Panorama de la Bataille de Sédan* sera transféré à Cincinnati, pour ne plus revenir ici. Rien qu'une semaine encore.

UNE BATAILLE EXTRAORDINAIRE.—La récente petite guerre qui a eu lieu aux *Fair Grounds*, a coûté une piastre à ceux qui l'ont vue. Le spectacle de la *Bataille de Sédan*, bataille réelle, et la plus grande des temps modernes, coûte seulement une demi-piastre au Panorama. Plus qu'une semaine.

—A la veille du départ.

Cette fameuse œuvre d'art, le *Panorama de la Bataille de Sédan* qui a été vue par des milliers et des milliers de visiteurs, depuis le mois de janvier dernier, va être exhibée à Cincinnati, durant plusieurs mois, après son transfert de la Nouvelle Orléans. Ce transfert aura lieu à la fin de mai, et cette toile ne reparaîtra plus ici. Ne négligez donc pas de la voir.

DIME MUSEUM.—Le dimanche est le jour des enfants au Musée-Théâtre de M. Robinson, qui sait toujours leur composer un programme des plus attrayants. Donnez-leur donc ce plaisir si grand pour eux, et vous leur procurerez pour 10 cents.

Représentations de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

—Un Comité vient formé à New York (The American Committee of the Statue of Liberty), dans le but de recueillir des souscriptions pour faire face aux frais de l'achèvement du piedestal sur lequel sera placée l'œuvre gigantesque et artistique surtout de Bartholdi.

Nous accusons réception de la communication qu'on nous remet aujourd'hui à ce sujet. Nous y reviendrons.

Un très grand nombre d'observations constatent que le carbolat, mis en contact avec des plaies, des brûlures, en augmente souvent l'inflammation.

On se sert de moins en moins, dans les hôpitaux, de Phénique, de ces préparations nauséabondes qui rancissent rapidement et qui, loin de guérir les plaies, en étarnissent la suppuration.

Cependant, comme il est des cas où les pansements phéniques ne sauraient être employés, on conseille de préparer le cérat en petites quantités avec de l'huile d'amandes douces ou d'olives et de la cire blanche très pure.

De cette façon, il n'y aura pas à craindre d'inflammation de mauvaise nature.

Les médecins en Chine ;

Une étude publiée par un grave journal affirme que les médecins du Céleste-Empire ont toujours la franchise d'avouer leur impuissance. Lorsqu'un cas leur semble désespéré, ils examinent loyalement avec la famille du malade s'il ne conviendrait pas d'arrêter les frais chez le pharmacien en supprimant des ordonnances désormais inutiles.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

La journée d'hier, favorisée par un très beau temps, a produit $1901 65 de recettes. Nous publions plus bas le tableau des recettes de la semaine écoulée. Hier, nous n'avons pu donner à la conférence prononcée par M. B. BRISSON commissaire d'éducation de la France, qu'un espace trop restreint. Nous mettons aujourd'hui, sous les yeux de nos lecteurs, le texte de la remarquable dissertation faite par M. B. BRISSON, devant un public américain d'élite, sur les progrès accomplis en instruction publique, par le gouvernement républicain de la France contemporaine.

Mesdames et Messieurs.

Un de vos conférenciers de midi a inauguré récemment une sorte d'enseignement péripatétique et transformé la conférence de midi en une excursion instructive. Je vous remercie de vous demander la permission de suivre aujourd'hui cet exemple et de vous parler de l'instruction et de l'éducation françaises, en vous conduisant pour vous les expliquer en détail, devant les principaux objets qui composent notre exhibition. Je ne vous retiendrai dans cette salle trop étroite que quelques instants pour vous indiquer à l'avance les grandes lignes et la signification générale de cette exposition.

Elle porte principalement sur trois points :

L'enseignement primaire, avec la double extension qu'il a reçue, (les écoles maternelles d'une part et les écoles primaires supérieures de l'autre) ; puis l'enseignement professionnel, et enfin l'enseignement de l'art. L'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur sont aussi dans une mesure, notamment par d'importantes documents, des statistiques et surtout par des plans d'établissements nouvellement construits, qui indiquent assez la grande sollicitude de l'Etat pour les études des enfants de la classe bourgeoise, comme on dit encore dans notre vieux monde européen, et pour la haute culture intellectuelle et les universités. Mais il a paru à la commission chargée de préparer cette exposition, qu'il serait surtout intéressant de montrer à l'étranger les efforts qui ont été récemment accomplis par la République française pour doter notre pays d'un système analogue à celui dont les Etats-Unis peuvent être légitimement fiers, bien qu'ils n'en aient pas encore achevé partout l'organisation, je veux dire d'un système national d'éducation populaire, gratuite, obligatoire et laïque.

Plusieurs peuples voisins nous estimaient déjà heureux de posséder des établissements nationaux ou municipaux qu'on appelle *lycées* et *collèges* où les enfants de la classe moyenne trouvent à peu de frais une sérieuse instruction classique et spéciale, donnée par une élite de professeurs compétents et dévoués. Mais le grand problème constatait à demeurer à la masse des enfants en âge scolaire : non seulement les éléments d'une instruction primaire mais une véritable éducation digne de ce nom et digne d'une démocratie assurant à la fois le développement normal de l'enfant au triple point de vue physique, intellectuel et moral. Pour résoudre ce problème il fallait d'abord beaucoup plus d'écoles et beaucoup plus de maîtres et d